

douze plats, dix-huit entremets sur-
crés et cinquante quatre desserts. Le
tout arrosée de sept vins différents
dont aucun n'avait été fabriqué par
les chimistes et empoisonneur de Pa-
ris. Or, au moment de s'asseoir à ta-
ble et pendant que la première des
dames d'honneur lui attachait sa ser-
viette autour du cou avec une épi-
ngle pour l'empêcher de verser du po-
tagé sur sa royale chemise, voici qu'il
entendit ce premier vers. Pensant
alors qu'il s'agissait de lui, puisqu'on
parlait d'un bon roi, il crut devoir
se montrer à son peuple tel qu'il
était dans l'intérieur de sa famille.
C'est à-dire fort mal ajusté, car la re-
ine Gertrude étant une femme de gé-
nie, oubliait souvent de recoudre les
boutons des vêtements de son mari
et parlait politique au conseil des
ministres.

En deux mots sa chemise remon-
tait un peu vers la ceinture entre la
pourpoint et le haut de-chausses, et
les boutons s'accordaient aussi bien
avec les boutonnières, que la boulan-
gère avec son mari quand il rentre à
deux heures du matin gris comme un
Polonais et qu'elle n'a pas soupé pour
l'attendre.

En voyant son roi si mal ajusté,
le peuple chanta en chœur le second
vers :

... avait mis sa culotte à l'envers,

et le reste du couplet qui est si con-
nu ; mais alors tout le monde éclata
de rire, ce qui indigna sa majesté,
qui comprit qu'on lui manquait de
respect. Il chercha des yeux son ca-
pitaine des gardes pour lui donner
ordre de faire tirer à mitraille sur
cette infâme canaille afin de lui ap-
prendre ce qu'elle devait à son prince.
Heureusement le capitaine des gardes
était occupé à faire une partie de bé-
sige avec son lieutenant, dans un
coin reculé du palais.

Mais alors une seconde fenêtre
s'ouvrit sur le même balcon et la re-
ine parut à son tour, riant plus fort
que tous les autres et lui montrant
du doigt sa culotte mal boutonnée. Sa
colère fut si vive qu'il s'écria :

— Gertrude !

Et s'il avait eu son sabre sous la
main, il lui aurait fendu la tête en
quatre. Mais elle lui répondit d'une
voix douce, comme une bonne femme
qui se moque de son mari :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

Et elle éclata de rire encore plus
fort qu'auparavant.

— Gertrude ! Gertrude !
reprochait le roi, ne me pousse pas à bout.
Sinon, je ne répond plus de moi !

Au même instant Polichinelle on-
tonna les autres couplets de la chan-
son. Quand il en fut à ces vers si
justement célèbres :

La bon saint Roi
Lui dit : à mon roi
Vous avez la peau plus noire qu'un corbeau
C'est bien ; lui dit le roi
La reine l'a encore plus noir que moi

Pantalon pour se venger de sa
femme, se mit à marquer la mesure
lui-même comme un chef d'orchestre
et à chanter de toutes ses forces les
deux derniers vers si offensants pour
sa majesté royale.

Et voici ce qui arriva.

La reine qui tout à l'heure était de la
plus belle humeur du monde, devint
pourpre d'indignation, car elle vou-
lait bien se moquer de son mari, mais
elle ne voulait pas que son mari se
moque d'elle. C'est bien naturel,
n'est-ce pas ?

Alors elle s'écria d'une voix qui
fut entendue jusqu'au fond de la rue
des Plais-Gueux où demeuraient la
plupart des grands seigneurs du
pays :

— Isolino ! ma fille ! Isolino ! Au
secours ! On insulte ta mère !

Une troisième fenêtre s'ouvrit sur
le même balcon, et la princesse roya-
le parut à son tour en négligé du
matin, mais charmante quoique mal
poignée. Elle s'appuya d'un air gra-
cieux sur la balustrade du balcon et
regarda le peuple qui remplissait la
place, la mer bleue qu'on apercevait
à quelque distance, le Vésuve qui
n'était pas très éloigné et dont la
fumée, pareille à celle d'une chemi-
née, tachait seule un ciel sans nuages.
Elle sourit avec bonté au peuple, à
la ville et à la nature entière, car elle
avait, en traversant le salon, jeté un
coup d'œil dans la glace et s'était
trouvée parfaitement belle, ce qui
était à moitié vrai. Enfin, comme la
reine redoublait ses cris, elle se tour-
na lentement de son côté et demanda :



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de
50 centins par année, invariablement payable d'avance.
On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous
le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tou-
jours.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque
insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions
spéciales pour les annonces à long terme.
Adressez toutes communications et toutes remises d'ar-
gent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Janvier 1886.

Correspondance de Ladebauche

Mon cher Canard Paris le 30 Décembre 1885

J'avais envie depuis longtemps d'aller serrer la pince
au président de la république française et de lui deman-
der ce qu'il pensait sur l'exécution de Riel. C'est pour-
quoi j'ai quitté Rome il y a trois jours, et après un trip
de quarante huit heures, je suis arrivé à Paris les reins
un peu vermoulus par les chars français qui sont durs à
la peau comme des noyaux de pêche.

Tu sauras que le président Grévy habite dans un
grand bloc qui se trouve dans le centre de la capitale. Il
ne reçoit pas avant onze heures du matin, parce que sa
dame fait comme de raison son ménage, repasse ses cu-
lottes, scrobbe le plancher, etc, etc ; et puis il faut qu'il
se prépare, qu'il se rase la couenne, qu'il cire ses bottes,
qu'il mette une cravate blanche, parce que les parisiens
sont très particuliers sur tout cela, et tu comprends que
tous ces préparatifs demandent du temps.

Comme je ne savais trop quoi faire en attendant l'heu-
re de la visite, et que j'étais levé dès six heures du ma-
tin, j'ai été faire une marche sur le boulevard des italiens
un endroit très fréquenté où il y a beaucoup de bars et
qui est à Paris ce que la rue St-Laurent est à Montréal
vers les dix heures du soir.

J'y aperçu le prince de Galles qui se faufilaît le long
des maisons et je le saluai, mais il fit semblant de ne
pas me reconnaître et disparut dans un passage.

Un peu vexé de ce manque d'égards, je continuai ma
route et j'arrivai à l'agence du Canada où je vis pas mal
de cannyens qui viennent se donner rendez-vous là pour
fumer du tabac cannyen et causer sur les affaires du
pays. J'y trouvai aussi des délégués français entre autres
M. Tireau-piquet qui revenait enchanté de sa trip.

Sur les conseils de M. Hector l'abre je me rendis au
Trocadéro qui est une immense bâtisse remplie d'une
foule de choses curieuses, afin de visiter l'exposition
permanente des produits cannyens organisée jadis par M.
Senécal. Mais il n'y avait pas grand'chose dans les vitri-
nes, quelques affiches de picote, une torquette de tabac
une fiole de vaccin et des dessins académiques envoyés
par l'abbé Chabert.

Enfin comme l'heure s'avavançait, je me dirigeai vers la
maison du président qu'on appelle le palais de l'Élysée ;
j'y fus reçu par le général Pittié qui a un beau costume
doré qui m'a rappelé celui du colonel Stevenson et je
lui expliquai le but de ma visite.

— Vous tombez mal, me fit le général, c'est justement
aujourd'hui samedi, jour où nous faisons notre borda, mais
pour vous on fera une exception et je vais vous faire
entrer.

— Ah ! c'est toi, Ladebauche, dit M. Grévy en me
voyant, je suis bien heureux de te voir, j'étais justement
en train de lire le compte-rendu du match de billard
qui a eu lieu chez Fortin et comme je suis grand ama-
teur de ce jeu, j'aimerais que tu me donnas quelques
renseignements sur les joueurs.

Après quelques détails que je lui donnai, le
président pour me mettre à l'aise me permit de fumer
ma pipe et me demanda si je voulais me rincer la dalle.
Sur mon acceptation il dit à sa dame d'aller chercher une
bouteille d'étoffe du pays, et nous trinquâmes dans de
grands verres à patte.

Comme je lui demandais son opinion sur l'affaire
Riel le président me répondit :

— Vois-tu Ladebauche, je suis moi-même en ce moment
dans mes petits souliers, parce que dans quelques jours
on va voter pour savoir si je dois garder ma place où si
l'on va me donner mon congé, et comme mon salaire est
assez important je suis dans une grande inquiétude,
Viens me voir dans une huitaine quand tout sera fini
et je serai plus à même de converser avec toi.

M. Grévy me remis alors quelques bouts de blanc pour
faire cadeau à des joueurs de billard de Montréal, et je
je quittai enchanté de ma réception.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

P. S. — J'apprends à l'instant qu'il vient de paraître
à Montréal un mandement qui fait beaucoup de bruit.
Une dépêche de Rome m'appelle au Vatican pour cau-
ser de l'affaire avec Léon XIII. Je t'enverrai le résultat
de notre entretien.

HISTOIRE DU JOUR DE L'AN

Le matin du 1er janvier, Séraphin Lapietole se réveil-
la à 6 heures, après avoir souhaité la bonne année à sa
femme, après avoir fait venir les enfants et leur avoir
donné quelques joujoux, Séraphin s'apprete à passer ses
plus beaux habits, fait sa barbe avec soin, et se met une
cravate toute neuve.

— Oh vas-tu donc ? lui demande sa femme émerveillée.
— Comment oh je vais ! en voilà une question ! Je
vais faire mes visites du jour de l'an.

— Il me semble que tu commences de bien bonne
heure ?

— Y songes-tu ! j'ai bel et bien soixante-dix visites à
faire, et encore il y a bien des maisons que j'oublie, ce
qui pourrait me faire tort dans mon commerce.

— Commence surtout par les plus importantes, et ne
va chez les amis qu'à la fin de la journée, ce sera plus
prudent.

— Comment cela ?

— Tu es fatigable comme un roseau et tu n'as pas le
courage de refuser les traites que l'on t'offre, tu te crois
obligé de boire partout où tu passes. Aussi l'année der-
nière tu étais plein jusqu'à la 17ème capucine dès deux
heures de l'après-midi.

— Oh ! cette année je ferai bien attention à moi. Je
ne prendrai rien nulle part ; excepté chez les Bouchard,
tu comprends que si je refusais de prendre quelque
chose chez les Bouchard, il ne me le pardonnerait pas, et
comme je leur dois de l'argent il faut que je les ménage.

— Ça, c'est un cas exceptionnel, et je t'autorise à
prendre un coup chez les Bouchard. Malheureusement
quand tu as pris un verre, tu en prends volontiers un
second, après un troisième et ainsi de suite jusqu'à ce
que tu ne puisses plus les compter, si j'étais toi, je
n'irais chez les Bouchard que dimanche prochain.

— Bouchard qui est si susceptible ! il m'enverrait
l'huissier après demain !

— Enfin, fait bien attention à toi ; tu sais du reste
que nous dînons à six heures chez ma mère et que si tu
n'étais pas en état d'y venir, je serais la plus malheureuse
des femmes.

Séraphin Lapietole embrasse sa femme pour lui don-
ner confiance ; il allume un cigare et se dirige vers la
rue Sanguinet ; à peine sorti il rencontre son ami Latulipe.

— Ah ! bonjour, ma vieille ! je te la souhaite bonne et
heureuse !

— Moi, pareillement ; viens-tu prendre un coup pour
étrenner l'année ?

— Jo te remercie, mais je suis forcé de te refuser : j'ai
promis à ma femme de ne rien prendre.

— Tiens c'est drôle, j'ai fait la même promesse à la
mienne, répond Latulipe, mais pour toi je croyais pou-
voir faire une exception.

— Il est vrai que moi-même je n'avais pas pensé à toi.

— C'est bien désagréable !

— Au fait il est une chose certaine c'est que si ma
femme avait pensé que je te rencontrerais elle aurait fait
fait une exception en ta faveur.

— Eh bien mon vieux Lapietole, puisqu'il répugne à
notre conscience de nous rencontrer le 1er de l'an sans
prendre un coup, il faut accepter cela comme un aver-
tissement du ciel. Du reste nous n'en prendrons qu'un !
rson qu'un !

— Oh cela ! je le jure !

Séraphin Lapietole et Latulipe, entrent bras-dessus
bras-dessous dans une bar de la rue Craig, décidés à tenir
leur promesse et à ne s'humecter les lèvres que très lé-
gèrement. Mais o fatalité ! ils rencontrent toute une
bande d'amis déjà installés devant la bar, parmi lesquels
Bouchard — Bouchard payait justement la traite, il prie
Lapietole de se joindre à eux. Impossible de refuser, et
impossible aussi de ne pas lui rendre sa politesse. Trois
fois plus impossible aussi de refuser aux autres amis, si
bien que lorsque Lapietole sort du salon de la rue Craig
l'unique verre qu'il devait prendre a fait énormément de
petite.

Lapietole est très malheureux de cette aventure, et
comme le whiskey lui a rendu le cœur sensible il com-
mence à gémir sur sa faiblesse et à pleurer dans le gilet
de Latulipe, sur l'inconstance des serments humains. Ce
dernier pour le consoler l'engage vivement à se rendre
chez un barkeeper de la rue St-Laurent qui vend un
certain rye whiskey comme on n'en voit nulle part.

Lapietole se laisse faire et onza heures sonne sans
qu'il ait commencé une seule visite.

Lapietole cependant est navré de voir la journée
s'avancer et toutes ses bonnes résolutions antérieures ; il
gémît en s'approchant que Latulipe est complètement
gris et il voudrait bien s'en débarrasser, mais Latulipe
ne veut pas le lâcher et s'accroche à lui comme un nau-
fragé après une planche.

— Voyons, mon vieux, sois raisonnable, il faut que
j'aie fait mes visites.

— Non ! cela me ferait trop de peine de te quitter,
répond Latulipe d'une voix larmoyante, je veux t'accom-
pagner.

Séraphin frémit à cette pensée, et comme il se permet
quelques observations à son ami, Latulipe qui a la
boisson aigre se met en position de boxer.

Un policeman lui prie de rester tranquilles, et les
deux amis vont s'expliquer chez l'hôtelier le plus voisin.
Les explications durent trois heures et se terminent par
une réconciliation complète suivie d'un sommeil réparateur
fait côte à côte sur la même chaise.

Le soir les deux amis sont réveillés à onze heures par
l'hôtelier qui les prie de s'en aller ; ils sont très surpris
de se trouver là, et s'accablent mutuellement de repro-
ches amères.

— A quoi bon nous chamailler, remarque judicieuse-
ment Latulipe, nous allons en avoir bien assez avec nos
femmes ! Te reste-t-il de l'argent ?

— Oui, dix cents !

COUACS.

En police correctionnelle.
Le président. — Avez-vous déjà été
condamné ?

Le prévenu. — Parbleu !... C'est
même ma seule excuse...
L'habitude est une seconde nature.

Opinion d'un touriste sur les fem-
mes de Lucerne.

— Quant aux femmes de la campa-
gne elles sont tellement fraîches...
qu'elles vous en donnent des rhumes
de cerveau !

A propos des visites du jour de
l'an.

Le vicomte Domon, écuyer de
Louis XVIII, fit insérer ses souhaits
de nouvel an dans les journaux de
Paris, en priant tous ses amis de
boire à sa santé tel jour, à leur dîner,
leur promettant de leur porter en
même temps, un toast collectif.

Un conseiller du parlement avait
eu l'ingénieuse idée de faire placer
devant sa porte d'entrée deux boi-
tes.

Sur l'une on lisait : Mettez. Sur
l'autre était écrit : Prenez.

De cette manière, il reçut les car-
tes de ses amis, et il leur distribua
les siennes.

La vie privée d'une personne con-
nue était sur le tapis, dans un cercle
de gens bien informés.

— En somme, boit-il, ou ne boit-il
pas ?

— Je puis vous assurer qu'il a tou-
jours une carafe d'eau sur sa table.

— Et il s'en sert ?

— J'en sais pas, mais elle ne
l'empêche pas de dîner !

EX... est la bêtise et la suffisance
réunies. Aussi, sans voir sa poutre,
debattra-t-il sans cesse contre tou-
tes les pailles d'alentour.

— Cet imbécile, disait quelqu'un,
passe sa vie à mettre le bonnet d'âne
aux autres.

— Alors, il doit bien s'enrhumer.

Un garçon épiciier se présentait
hier chez Latulipeau.

— C'est pour les étrennes...

— Mais, mon ami, je vous ai déjà
donné.

— A moi ?

— L'année dernière.

— C'est bien pour cela que je re-
viens !

Trouver du nouveau en fait d'é-
trennes, c'est le rêve de tous les com-
merçants et des confrères en particu-
lier. Parmi les sucreries signalées à
l'horizon comme devant faire leur
entrée dans le monde à Paris, on
parle d'un bonbon assez original :
c'est une dragée à surprise, dite dra-
gée provençale, dans laquelle l'a-
mande est remplacée par une gousse
d'ail.

C'est une surprise à peu près aussi
agréable, pour les étrangers à la pa-
trie de l'ayoli, que l'étrange suivante
offerte à sa femme par un mari pra-
tique.

— Mon ami, que me donneras-tu
pour mes étrennes ?

— Cent dollars.

— Oh ! comme tu es gentil : avec
cet argent je m'achèterai...

— Minute ?... J'a te donnerai cent
dollars pour payer le loyer.

Harpon, lui a trouvé mieux.
Comme étrennes, il a fait repandre le
bruit, parmi ses intimes, qu'il a fait
le vœu de ne rien donner à person-
ne depuis la perte de l'Alsace et de la
Lorraine.

D'année en année, d'ailleurs, les
croisements d'étranges parisiens
croissent en nombre et en préten-
tions.

— Madame, c'est pour les étrennes
des employés du gaz.

— Mais nous n'avons pas le gaz
ici !

— Madame, il est au-dessus ; mé-
me que cette année ça vous a occa-
sionné une explosion !

A l'occasion du renouvellement de
l'année, un bohème a écrit sur sa
porte l'avis suivant :

« Le premier janvier, X... ne re-
cevra pas ses créanciers... mais, les
autres jours, il les mettra à la porte. »